



LE COMMANDANT B. F. TILLEY.

Cet officier bien connu de la marine des Etats-Unis vient d'être nommé gouverneur de Tutuila, une île du groupe des Samoa récemment échue aux Etats Unis dans le partage avec la Grande-Bretagne et l'Allemagne.

TEMPERATURE

Du 23 mars 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., and 8 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 23 mars — Indications pour la Louisiane — Temps—ondues jeudi, plus froid dans la partie nord; beau vendredi, excepté ondues dans la partie sud-est; vents du nord.

La Calomnie et les Républicains.

Plus on suit des yeux les opérations de la campagne électorale actuelle, plus on étudie les discours divers qui se prononcent, çà et là, et l'esprit qui les a inspirés, qui les anime, plus on comprend la maladresse des républicains et la fausseté de leur tactique.

La calomnie n'est pas toujours à dédaigner. Maniée par des mains habiles, elle peut faire beaucoup de mal et tuer bien des réputations, ruiner bien des causes; mais c'est à condition de ne pas se laisser prendre devant le public en flagrant délit d'imposture. La calomnie ne réussit qu'à ceux qui sont forts, et jouissent plus ou moins de la confiance publique. Il faut qu'elle sache rendre la réplique à peu près impossible, et soit à peu près sûre de vaincre, avant d'attaquer. Le calomniateur n'est qu'un tacticien, comme le général d'armée. Il lui faut le talent de mettre la force de son côté. Qui ne sait qu'à la guerre, la victoire appartient toujours aux gros bataillons.

C'est ce que nous ne comprenons pas les républicains. Ils se sont lancés étourdiment dans l'attaque, sans se mettre en garde, non seulement contre la riposte, mais aussi et surtout contre la qualité de ceux qui allaient leur riposter; et comme au double point de vue du nombre et de l'habileté,

LA MORT

P. DIDON

CONVERSATION AVEC LE R. P. FEUILLETTE.—LES DERNIERS JOURS DU PÈRE DIDON.—PAS DE TESTAMENT.—LES OBSEQUES A SAINTE-CLOTILDE.—LA TRIPLE SUCCESSION DU DÉFUNT.

Sous la signature de M. Jules de Narfon, nous lisons dans le Figaro :

L'éminent prêtre du couvent des Dominicains de la rue du Bac, le R. P. Feuillette, a bien voulu, malgré la grande douleur où l'a plongé la mort si soudaine du P. Didon, nous donner les renseignements intéressants qui vont suivre :

—Il y a huit jours à peine, le prêtre d'Arceuil était ici, et rien ne pouvait faire prévoir sa fin prochaine. Il n'avait jamais été si gai, si exubérant, si plein de vie. Cependant, il s'était beaucoup surmené ces derniers temps, et le pense bien que ce surmenage n'est pas étranger à la catastrophe. Un éditeur allemand, qui prépare, à l'occasion de l'ouverture du vingtième siècle, un grand ouvrage pour lequel il s'est assuré la collaboration des personnages qui lui ont paru avoir exercé sur leur époque une influence considérable, avait demandé au P. Didon un travail sur le Nouveau Testament. Le P. Didon s'était mis à l'œuvre aussitôt, avec son ardeur accoutumée, et depuis six semaines il écrivait d'abondance chaque jour au moins une vingtaine de pages. Ce surcroît d'occupations et de préoccupations altéra, sans doute, sans qu'il y parût extérieurement, un santé si précieuse.

Le P. Didon a succombé à une angine de poitrine. Le médecin appelé à son chevet, le matin même de sa mort, n'a pas compris la gravité de la situation. La science, hélas ! n'est pas infallible.

—J'ai reçu, hier, la visite d'une dame, la mère d'un de nos anciens élèves d'Arceuil, qui m'a rapporté un trait singulier. C'est vous le savez, en 1890, que le P. Didon a pris la direction de l'école Albert-le-Grand. Or, dans sa première allocution à ses élèves, à la date du 3 mars, le nouveau prêtre jeta cette phrase : « Je vous donnerai dix ans de ma vie. » Le P. Didon est mort dix ans plus tard, presque jour pour jour. Je ne crois pas, toutefois, qu'il ait eu, à un si long intervalle, le pressentiment de sa mort. Sans doute évaluait-il à cette période de dix années la durée probable de cette force physique et morale qui était en lui et excitait l'admiration de tous. La coïncidence, en tous cas, est curieuse.

—Pour quelle raison a-t-on choisi Sainte-Clotilde pour les obsèques solennelles du P. Didon ?

—C'est, d'abord, que les chapelles des différents couvents de notre ordre seraient trop petites pour contenir la foule des amis qui voudront assister aux funérailles du P. Didon. Et d'autre part, nous avons choisi Sainte-Clotilde, entre toutes les autres églises parisiennes, parce que Sainte-Clotilde est la paroisse de ce couvent, auquel appartenait le P. Didon lors de son élection au priorat d'Arceuil et où sa place était marquée. C'est une règle de saint Dominique que les prières, quand ils ont fini leur temps de priorat, réintègrent le

couvent où ils résidaient au moment de leur élection.

—« Ai-je besoin de dire que M. l'abbé Gardéy, l'éminent curé de Sainte-Clotilde, a répondu avec le plus cordial empressement à nos désirs ?

—Le P. Didon n'a-t-il pas laissé quelques dispositions testamentaires ? — Nous pensions que, peut-être, il aurait exprimé le désir de reposer auprès de sa mère, pour laquelle il avait un véritable culte. Le P. Didon était à Corbara quand sa mère mourut. Il arriva trop tard pour lui fermer les yeux et en conçut une profonde douleur. Il exigea qu'on rouvrit le cercueil pour lui permettre d'embrasser une dernière fois celle qu'il avait tant aimée. Nous n'aurions donc pas été surpris qu'il eût voulu être enterré auprès d'elle. Mais le sous-prieur d'Arceuil m'a dit hier qu'on n'avait trouvé aucun testament.

—Que va-il advenir de la succession du P. Didon ? — Nous n'en savons rien encore, mais c'est une affaire de quelques jours. Les prières doivent être remplacées dans le délai d'un mois. Il est d'ailleurs probable qu'on procédera beaucoup plus tôt au remplacement du P. Didon. Son successeur, comme prêtre d'Arceuil, sera, selon la règle, nommé à l'élection par les religieux de l'école Albert-le-Grand, auxquels se joindront ceux des écoles Laplace, d'Arceuil; Lacordaire et Saint-Dominique, de la rue Saint-Didier à Paris. Ces trois dernières écoles sont rattachées, en effet, au priorat d'Arceuil.

—Il est évident que les électeurs tiendront compte du vote que le Conseil d'administration de l'école Albert le Grand sera tout d'abord appelé à émettre. Le P. Didon avait, vous le savez, le titre d'administrateur délégué du collège d'Arceuil. Il est tout naturel que le Conseil d'administration ait voix au chapitre.

—Le P. Didon laisse son œuvre en pleine prospérité, mais cela ne rend pas beaucoup plus facile le choix de son successeur. Cette œuvre est importante. Elle ne comprend au début que l'école Albert-le-Grand, un établissement d'enseignement secondaire. Ce n'était pas assez pour l'incroyable activité du P. Didon. Celui-ci ouvrait un cycle complet d'enseignement. De là, les fondations successives de l'école Laplace, pour la préparation aux Ecoles supérieures de commerce et d'agriculture; de l'école Lacordaire, pour la préparation aux grandes Ecoles du gouvernement, et de l'école Saint-Dominique, qui est un externat.

—Nous espérons qu'aucune de ces quatre écoles—qui comprennent à l'heure actuelle plus de 700 élèves—ne péchiera entre les mains du successeur ou des successeurs du P. Didon; mais notre espérance, vous le concevez, n'est pas exempte d'inquiétude. Que Dieu daigne y pourvoir !

AU VATICAN.

Quelques passants s'étaient attendris l'autre matin en face de l'une des nombreuses portes du Vatican que franchissait, à cet instant, un cortège imposant et bizarre : on y voyait un corbillard de pauvre suivi d'une longue théorie de sonantes rouges et violettes. On se demandait curieusement quel pouvait être le haut dignitaire ou le prélat important, dont l'enterrement avait dérangé tant de cardinaux et d'évêques.

Le défunt n'était pourtant ni un prélat, ni un dignitaire, il s'appelait Pietro Santelli; c'était l'aïeul du Pape, dont l'occupation consistait à ciselé les fameuses « roses d'or » que Sa Sainteté a l'habitude d'offrir aux souveraines étrangères.

Echos de l'Etranger

Autriche-Hongrie.

On annonce la mort à Vienne du lieutenant feld-marschal en retraite baron de Sacken, âgé de soixante-dix ans. Le baron de Sacken, écrivain militaire distingué, avait publié tout récemment encore une brochure sur la réforme du système militaire dans les grands Etats européens.

—A Budapest, les maisons situées devant le casino national n'ayant pas pu servir pour les fêtes anniversaires de la Révolution de 1848, quelques manifestations se sont produites devant ces maisons. Des pierres ont été lancées contre la police. Un agent a été blessé. Deux arrestations ont été opérées.

TURQUIE.

D'après la Gazette de Francfort, la Russie dans sa réponse concernant la construction des chemins de fer du nord-ouest de l'Asie-Mineure, aurait consenti à ce que la situation privilégiée vis-à-vis de toutes les autres nations lui soit accordée en principe, si la Turquie en se réservant la construction des chemins de fer dans les provinces de Trebizonde et d'Erzeroum, s'engage à faire seulement en Russie les opérations financières nécessaires par ces entreprises.

ALLEMAGNE.

La cérémonie de la bénédiction du croiseur russe « Askold », construit au chantier Germania, à Ciel, dernièrement à Kiel. L'empereur d'Allemagne, le prince

DEPECHE

TELEGRAPHIQUES

LES JOURNAUX ANGLAIS

Secrétaire Hay.

France Associée. Londres, 23 mars.—Les journaux du soir applaudissent à l'exploit diplomatique du secrétaire Hay, qui a établi la doctrine de la « porte ouverte » en Chine, et disent que son succès est beaucoup plus considérable qu'on ne le croyait jusqu'ici. La « Gazette de St-James » remarque : « Les Etats-Unis ont travaillé pour le bénéfice du monde civilisé tout entier en obtenant une entente sur un sujet d'une si vaste importance pour la paix et le commerce ».

La « Gazette de Westminster » exprime l'espoir qu'une semblable politique de « porte ouverte » sera maintenue dans les colonies américaines, y compris les Philippines.

Le Journal ajoute : « L'habileté du secrétaire Hay dans l'accomplissement de cette tâche ne laisse rien à désirer. »

La « Gazette de Westminster » exprime l'espoir qu'une semblable politique de « porte ouverte » sera maintenue dans les colonies américaines, y compris les Philippines.

ACCIDENT

CHEMIN DE FER.

Glascow, Kentucky, 23 mars.—Le train de voyageurs numéro 1 de la ligne de Louisville et Nashville, s'est jeté sur le wagon d'arrière d'un train de marchandises manœuvrant sur une voie de garage, ce matin à Cave City. La locomotive du train de voyageurs a été renversée. Le mécanicien Gibson a renversé la vapeur et est resté sur la machine. Pas un wagon n'a quitté les rails. Les voyageurs ont été considérablement secoués, mais aucun n'a reçu de blessure grave. Cependant, six d'entre eux ont été légèrement atteints. La liste des blessés est la suivante : Mécanicien Thomas Gibson, légèrement; chauffeur Chappell, le bras et la jambe foulés; chauffeur Noe, contusion à la tête. Les voyageurs atteints sont Mme F. L. Bowen, de Louisville, blessée légèrement à la main du crâne; Mrs S. A. Hollenbeck, de Canton, Mississippi, écorchée à la figure; Mme Sarah Chambers, de Harrodsburg, Kentucky, blessée à la tête; John M. Tague, de Jackson, Tennessee, blessé au dos; C. P. Solvage, de l'American Standard Asphalt Company, blessé à la tête; J. S. Coleman, de Lebanon, Kentucky, blessé à la tête. L'équipe de secours a été munie par télégraphe et la voie a été débarrassée aussi promptement que possible. Les voyageurs ont été ensuite envoyés à Bowling Green, où ils sont arrivés avec sept heures de retard. Quatre wagons chargés de fer brut ont été brisés.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

Superbe ciambra, hier, en matinée, au Tulane pour applaudir Wm Morris et Miss F. Drake dans « The Adventure of Lady Truitt », excellente comédie, jouée par deux remarquables acteurs. Il en sera ainsi toute la semaine.

GRAND OPERA HOUSE.

« The Great Diamond Robbery » fait toujours de belles salles avec M. Wm Farnum, Miss Esther Lyon et le reste de la compagnie Baldwin-Melville. Heureux Grand Opera House de posséder une pareille troupe !

CRESCENT THEATRE.

On rit, on s'amuse au Crescent, grâce à Murray et Mack, les deux plus joyeux comédiens peut-être qui soient venus cette année, à la Nouvelle-Orléans. C'est un des succès les plus complets de la saison théâtrale.

La beauté se rapporte au sang.

Un sang pur de bonne race est un pas de beauté sans égal. Le Cascarin, Candy Cathartic pour le sang et le système circulatoire, est le plus sûr et le plus efficace des remèdes pour débarrasser des impuretés du sang et vous débarrasser des boutons, des taches, points noirs et de la peau bête et malade en prenant Cascarin, le plus sûr et le plus efficace des remèdes. Satisfaction garantie, 10c, 25c, 50c.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

22 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

DEUXIEME PARTIE.

II

(Suite.)

D'abord un simple déboire d'amour-propre qu'elle cacha, qu'elle s'efforça même de surmonter dans l'amitié très vraie qu'elle

portait à Marie-Thérèse; puis, quand le mariage, fixé pour le printemps de l'année précédente, quoique non encore officiellement annoncé, se trouva remis à une date indéterminée, quand la fiancée lui donna à entendre, sans rien cette fois lui confier, que « ce n'était pas fait, que cela ne se ferait peut-être pas », quand enfin, un jour elle lui dit à brûle-pourpoint : « Voyons, ne l'épouserai-tu pas volontiers, Frédéric ? » — la jeune fille troublée, quoique d'un ton un peu sec, répondit :

— Il ne peut nous aimer toutes les deux à la fois, et je ne chercherais pas plus que je n'ai cherché à le détourner de toi.

— On croit parfois s'aimer beaucoup, assez pour hier prochainement sa vie, répondit Marie-Thérèse, et un beau matin, on s'aperçoit qu'on s'est trompé, qu'on n'est pas fait l'un pour l'autre.

Elle n'en dit pas davantage, Marcelle n'en demanda pas plus. Mais si l'une pouvait deviner les pensées de l'autre, Marcelle n'eût jamais supposé quelle douleur étreignait le cœur de Marie-Thérèse, tandis que sa bouche articulait, presque dans un sourire, ces paroles singulières.

Nul, ce soir non plus, pendant que Frédéric dansait avec Mlle Jubert, pas même le brillant valet entraînant Mlle Varagniez comme Frédéric entraînait Marcelle, ne devina la souffrance

de cette malheureuse enfant qui accomplissait le sacrifice de son amour.

Et cependant, elle était résolue.

La pensée de cette abnégation lui était plus facile à supporter encore, que celle d'entrer dans une famille irréprochable de loyauté, quand dans la sienne... il y avait un aussi terrible secret.

Puis, ne serait-elle pas toujours désarmée, auprès de Frédéric, triste, gênée, bizarre, poursuivie par le remords de ne lui avoir pas tout dit, et l'incompréhensible résolution de ne rien lui dire jamais.

Quelle existence que cette feinte journalière, elle serait plus malheureuse, et elle ne le rendrait pas heureux.

Etait-il besoin aussi que des innocents vissent au monde, qui porterait, qui sait, le poids de la faute de l'aïeul ? En peu de temps, Marie-Thérèse, par le raisonnement, était devenue femme; une femme qu'un incommensurable douleur à marier, et qui touche du doigt, avec une inflexible sûreté, ce que d'autres ne voient, ni ne soupçonnent.

Depuis longtemps elle eût dû dire :

— Je ne veux point me marier !

Ce soir de fiançailles, elle allait demander à son père, à sa mère, de ne point faire ces présentations que Frédéric fuyait du reste. Ce soir de fiançailles serait celui de la rupture.

Ah ! oui, il lui en coûtait ! C'était affreux de piétiner ainsi soi-même son cœur, c'était affreux de voir aller à une autre, cet amour dont les premières émotions si vives et si douces, lui ouvraient un horizon plus beau que ses rêves de jeune fille, ne lui avaient jamais montré.

Mais il le fallait. Un sentiment secret, une préférence lui disait que sa place était à ce foyer de famille, qu'elle aurait peut-être à défendre.

Elle tenait entre ses mains le bonheur de sa mère, de ses frères, de sa petite sœur plus tard ; rien n'eût pu lui arracher cette conviction. L'allure souvent étrange de son père, la formidable lutte qu'il soutenait, dont elle pouvait avoir les phases, n'étaient-elles pas le présage d'une catastrophe ? Si un jour, à bout de forces, il disait tout ! Elle devait être là pour lui fermer la bouche, empêcher l'aveu inutile, l'aveu qui ne servirait qu'à engendrer autour d'elle d'irréparables désespoirs. Puisque Chérie possait jus-

qu'à son apogée la sublimité du dévouement, à quoi servirait aujourd'hui de parler ?

Et à certains moments, en l'excitation maladroite, qui lui montrait sa mission à elle, également sublime, Marie-Thérèse avait à considérer ce sacrifice de son amour comme au-dessous de la grandeur de cette tâche.

Pareille impression se renouvela, au milieu du chagrin qui faisait monter sous ses paupières presque closes, des larmes qu'elle contenait à grand-peine.

Et tandis qu'elle valsait, machinalement soulevée par le rythme, entraînée par son danseur, le présentiment devenait obsédant, comme si le danger était là.

La musique cessa, la valse finissait. Quelques couples seulement étaient allés jusqu'au bout ; Frédéric et Marcelle se trouvaient en face de Marie-Thérèse et de son cavalier, qui s'inclinait devant celle-ci, pour lui offrir son bras.

Une joie, un triomphe dans les yeux de Marcelle, Frédéric souriait. Mlle Varagniez ne vit que ce sourire adressé à celle dont elle se faisait volontairement un rival ; en elle quelque chose se brisa ; une sueur lui perla aux tempes, et elle n'eût plus qu'une envie : fuir ce salon brillant, où elle était chez elle et où tout le monde lui semblait hostile.

L'énergie pourtant lui vint de réagir, au moins quelques instants, de ne point laisser soupçonner, même à celui qui lui broyait le cœur, ainsi qu'elle avait broyé le sien, ce qu'elle souffrait. Elle eut, comme lui, la force de sourire en parlant à Marcelle Jubert.

Puis elle se glissa, non sans adresser encore quelques mots à droite et à gauche, vers cette serre, où une heure plus tôt, près du palmier, elle disait à Frédéric les paroles cruelles qu'elle ne pensait point.

Il y avait du monde, autant que dans le grand salon ; la jeune fille ne put gagner tout au bout la porte de sortie, qu'après s'être arrêtée à plusieurs reprises, pour causer de nouveau.

Arrivée dans le vestibule, très éclairé, tout garni, comme le jardin d'hiver, de plantes vertes, elle gagna l'escalier large, dont elle monta légèrement les marches.

— Ah ! mademoiselle qui va voir si tout le monde dort bien là-haut, grommela Léopold, le domestique, — celui qui accueillait si mal les trois naturels du Val Rose, lequel traversait le vestibule, portant au buffet des bouteilles de champagne ; pourvue que Juliette soit remontée.

Juliette, c'était la bonne de la petite Lili, remplaçant depuis trois mois la nourrice de l'enfant, retournée au pays pour y épouser le fiancé, — fidèle celui-là, —

revenu du régiment.

Or, Juliette, qui arrivait tout droit de son village, très brave fille, mais très curieuse, n'avait rien trouvé de mieux, une fois la constatation faite par Mme Varagniez, qu'elle était bien réellement au lit, dans la pièce où elle couchait près de la fillette endormie, que de se réhabiliter, pour descendre à l'office, d'où elle pouvait entrevoir, en haut du petit escalier tournant, quand elle ne bavarrait pas en bas, quelques invités.

Léopold, retenu au buffet, et pensant d'ailleurs qu'il arriverait trop tard, ne s'esquiva point pour la prévenir ; tant pis pour elle si elle se faisait « piger ».

Mais Mlle Varagniez n'entraîna pas chez sa petite sœur ; elle pénétra dans sa chambre à peine éclairée par une veilleuse, brûlant dans un globe aux reflets opaques, suspendue au plafond par trois minces chaînettes. C'était une pièce très coquette, très gaie ; tendue d'une cretonne claire qui paraissait plus pâle, sous cette fleur pleine de mystère de la lampe de nuit.

Les meubles élégants et simples, les bibelots se fondant dans la pénombre douce ; seul ressortait le lit Louis XVI laqué de blanc et, à la tête du lit, sur un fond de velours sombre, un grand Christ d'ivoire.

Ce Christ était à la fois un objet de piété et un objet d'art très ancien. Il était remarqué envi-